



chimamanda ngozi
Adichie

*Autour
de ton cou*

Extrait de la publication

nouvelles
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'AUTRE MOITIÉ DU SOLEIL

Aux Éditions Anne Carrière

L'HIBISCUS POURPRE

Du monde entier

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

AUTOUR
DE TON COU

nouvelles

*Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Mona de Pracontal*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE THING AROUND YOUR NECK

© Chimamanda Ngozi Adichie, 2009.

Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

Pour Ivara

CELLULE UN

La première fois que notre maison a été cambriolée, c'était notre voisin Osita qui avait grimpé par la fenêtre de notre salle à manger et volé notre télé, notre magnétoscope et les cassettes de *Purple Rain* et *Thriller* que mon père avait rapportées d'Amérique. La seconde fois, le second cambriolage, c'était mon frère Nnamabia qui avait simulé une effraction et volé les bijoux de ma mère. Ça s'est passé un dimanche. Mes parents étant partis rendre visite à nos grands-parents dans notre ville natale, Nnamabia et moi sommes allés seuls à la messe. C'est lui qui a conduit la Peugeot 504 verte de ma mère. Nous nous sommes assis côte à côte à l'église, comme nous en avons l'habitude, mais sans échanger de coups de coude ni de rires étouffés devant le chapeau hideux d'Unetelle ou le caftan élimé d'Untel, car Nnamabia est parti sans un mot au bout d'une dizaine de minutes. Il est revenu juste avant que le prêtre dise : « La messe est finie. Allez en paix. » J'étais un peu vexée. Je supposais qu'il était parti fumer et voir une fille, profitant de disposer, pour une fois, de l'auto à lui tout seul, mais il aurait pu me dire où il allait, au moins. Nous avons fait le trajet du retour en silence, et

lorsque Nnamabia s'est garé dans la longue allée de notre maison, je me suis attardée pour cueillir des fleurs d'ixora pendant qu'il ouvrait la porte. En entrant, je l'ai trouvé planté au beau milieu du salon.

« On a été cambriolés ! » m'a-t-il dit en anglais.

Il m'a fallu un moment pour comprendre, pour accuser réception du désordre de la pièce. Je n'ai pas pu m'empêcher de trouver que ces tiroirs grands ouverts avaient quelque chose de théâtral, comme si l'auteur du délit avait voulu impressionner ceux qui le découvriraient. Peut-être était-ce tout simplement que je connaissais si bien mon frère. Plus tard, au retour de mes parents, quand les voisins ont commencé à s'attrouper pour dire *ndo* en claquant des doigts et secouant les épaules, j'ai compris, assise seule en haut dans ma chambre, quel était ce malaise au creux de mon ventre : c'était Nnamabia qui avait fait le coup, je le savais. Mon père le savait aussi. Il a fait remarquer que les lames orientables de la fenêtre avaient été retirées de l'intérieur et non de l'extérieur (Nnamabia était bien trop intelligent pour une telle erreur ; peut-être avait-il dû se dépêcher pour arriver à l'église avant la fin de la messe) et que le cambrioleur savait exactement où se trouvaient les bijoux de ma mère : dans le coin gauche de sa malle en métal. Nnamabia a rivé sur mon père un regard aussi solennel qu'offensé, et dit : « Je sais que je vous ai causé de terribles souffrances à tous les deux par le passé, mais jamais je ne bafouerais votre confiance de cette façon. » Il parlait en anglais et employait des mots inutiles tels que « terribles souffrances » et « bafouer », comme il le faisait toujours lorsqu'il était sur la défensive. Là-dessus, il est sorti par

la porte de derrière et n'est pas rentré à la maison ce soir-là. Ni le lendemain soir. Ni le surlendemain soir. Il est revenu quinze jours plus tard, hâve, en pleurs, l'ha-leine chargée de bière, en disant qu'il s'excusait mais qu'il avait mis les bijoux en gage chez des commerçants haoussas d'Enugu et que tout l'argent était dépensé.

« Combien t'ont-ils donné pour mon or ? » a demandé ma mère, et à sa réponse, elle a porté les mains à la tête et crié : « Oh ! Oh ! *Chi m egbuo m !* Mon dieu m'a tuée ! » À croire qu'elle trouvait que la moindre des choses eût été qu'il en obtienne un bon prix. Je l'aurais giflée. Mon père a demandé à Nnamabia d'écrire un rapport : comment il avait vendu les bijoux, en quoi il avait dépensé l'argent, avec qui il l'avait dépensé. Je ne pensais pas que Nnamabia dirait la vérité et je ne crois pas que mon père s'y attendait non plus, mais il aimait les rapports, mon professeur de père, il aimait que les choses soient dûment consignées et documentées. Par ailleurs, Nnamabia avait dix-sept ans et une barbe taillée avec soin. Il se trouvait dans cet intervalle entre le lycée et l'université, trop âgé pour les coups de bâton : qu'aurait pu faire mon père ? Une fois que Nnamabia eut écrit le rapport, il l'a rangé dans le bloc-tiroir en acier de son cabinet de travail, où il gardait nos documents scolaires.

« Quand je pense qu'il a pu faire une peine pareille à sa mère », a marmonné mon père, et c'est la dernière chose qu'il en a dite.

Nnamabia, pourtant, n'avait pas cherché à lui faire de la peine. Il avait agi de la sorte parce que les bijoux de ma mère étaient les seuls objets de valeur à la maison : toute une vie d'articles en or massif amassés

tour à tour. Il avait agi de la sorte, aussi, parce que d'autres fils de professeur le faisaient. C'était la saison des vols dans notre paisible campus de Nsukka. Ces garçons qui avaient grandi avec *Sesame Street* et Enid Blyton, mangé des corn flakes au petit déjeuner toute leur enfance durant et porté des sandalettes soigneusement cirées pour aller à l'école primaire du personnel universitaire, les voilà qui découpaient aujourd'hui les moustiquaires des fenêtres de leurs voisins, en retiraient les lames de verre et grimpaient dans les maisons pour voler télévisions et magnétoscopes. Nous connaissions les voleurs. Le campus de Nsukka était tellement petit — avec ses maisons alignées dans des rues bordées d'arbres, séparées seulement par des haies basses — que nous ne pouvions pas ne pas savoir qui volait. Pourtant, quand leurs parents, tous professeurs, se croisaient au club des enseignants, à l'église ou à une réunion du conseil de faculté, ils continuaient de se plaindre de la racaille de la ville qui venait commettre des cambriolages dans leur sacro-saint campus.

Les garçons qui volaient étaient les plus populaires. Le soir, ils prenaient la voiture de leurs parents et roulaient le siège repoussé en arrière, bras tendus pour tenir le volant. Osita, le voisin qui nous avait délestés de notre télévision quelques semaines à peine avant l'incident de Nnamabia, était agile et beau, dans le genre ténébreux, et il se mouvait avec une grâce féline. Ses chemises étaient toujours impeccablement repassées; lorsque je regardais de l'autre côté de la haie et que je l'apercevais, je fermais les yeux et je m'imaginai qu'il avançait vers moi, qu'il venait me prendre. Il ne

me remarquait jamais. Le jour où il nous a cambriolés, mes parents ne sont pas allés chez le professeur Ebube lui demander d'exiger de son fils qu'il nous rapporte nos affaires. Ils ont dit en public que c'était la racaille de la ville. Mais ils savaient que c'était Osita. Osita avait deux ans de plus que Nnamabia ; la plupart des garçons qui volaient étaient un peu plus âgés que Nnamabia, et peut-être était-ce la raison pour laquelle Nnamabia n'avait pas cambriolé la maison de quelqu'un d'autre. Peut-être qu'il ne se sentait pas assez âgé, pas assez qualifié, pour s'attaquer à plus gros morceau que les bijoux de ma mère.

Nnamabia était tout le portrait de ma mère, avec son teint de miel, ses grands yeux et sa bouche généreuse aux courbes parfaites. Lorsqu'elle nous emmenait au marché, les marchands la hélaiet : « Hé ! Madame, pourquoi avez-vous gaspillé votre peau claire sur un garçon et laissé la fille si brune ? Qu'est-ce qu'il fabrique avec toute cette beauté, le garçon ? » Et ma mère gloussait comme si elle assumait avec un plaisir malicieux la responsabilité du physique avantageux de mon frère. Quand, à l'âge de onze ans, Nnamabia a cassé le carreau de sa salle de classe d'un jet de pierre, ma mère lui a donné de l'argent pour le remplacer, sans en dire un mot à mon père. Quand il a perdu des livres de la bibliothèque en classe 2, elle a dit à sa professeure principale que c'était notre boy qui les avait volés. En classe 3, quand il s'est avéré qu'il n'avait pas assisté à un seul cours de catéchisme alors qu'il partait exprès plus tôt tous les jours, et qu'il ne pourrait donc pas recevoir la sainte communion, elle a raconté aux autres parents qu'il avait eu une crise de paludisme le jour de l'examen.

Quand il a pris la clé de la voiture de mon père et l'a enfoncée dans un savon que mon père a découvert avant qu'il ait pu le porter à un serrurier, elle a vaguement protesté qu'il s'était juste livré à une expérience et que ça ne voulait rien dire. Quand il a volé les sujets d'examen dans le bureau de mon père et les a vendus à ses étudiants, elle s'est fâchée contre lui, mais a dit ensuite à mon père que Nnamabia avait seize ans, après tout, et qu'il était vraiment temps de lui augmenter son argent de poche.

J'ignore si Nnamabia éprouvait des remords d'avoir volé ses bijoux. Je ne pouvais pas toujours lire sur le visage aimable et souriant de mon frère ce qu'il ressentait véritablement. Et nous n'en parlions pas. Bien que les sœurs de ma mère lui aient envoyé leurs boucles d'oreilles en or, qu'elle-même ait acheté à tempérament une parure boucles d'oreilles-pendentif à Mme Mozie, cette grande dame qui importait de l'or d'Italie, et qu'elle ait pris sa voiture tous les mois pour aller chez Mme Mozie lui verser ses règlements, nous n'avons jamais reparlé, passé ce jour, du fait que Nnamabia lui avait volé ses bijoux. Comme si faire semblant que Nnamabia n'avait pas commis les actes qu'il avait commis allait lui donner la possibilité d'un nouveau départ. Le cambriolage n'aurait peut-être plus jamais été évoqué si Nnamabia n'avait pas été arrêté trois ans plus tard, en troisième année d'université, et retenu au poste de police.

C'était la saison des sectes dans notre paisible campus de Nsukka. C'était l'époque où l'on pouvait voir, partout dans l'université, des panneaux clamant en grosses lettres : DITES NON AUX SECTES. La Black

Axe, les *Buccaneers*, les *Pirates* étaient les plus connues. Peut-être s'agissait-il juste de confréries inoffensives, au début, mais elles avaient évolué et on les appelait maintenant des « sectes »; des jeunes de dix-huit ans qui maîtrisaient le pas chaloupé des clips de rap américains se soumettaient à des initiations étranges et secrètes, après quoi on en retrouvait parfois un ou deux morts sur *Odin Hill*. Les armes à feu, les fidélités trahies et les haches étaient devenues monnaie courante. Les guerres de secte étaient devenues monnaie courante : un garçon reluquait une fille, celle-ci s'avérait la petite amie du *Capone* de la *Black Axe*, et plus tard le garçon, en allant au kiosque acheter une cigarette, prenait un couteau dans la cuisse, or c'était un membre des *Buccaneers*, du coup ses camarades *Buccaneers* allaient dans un bar à bière et tiraient une balle dans l'épaule du *Black Axe* le plus proche, puis, le lendemain, un *Buccaneer* était abattu au réfectoire, son corps s'écroulait sur les bols de soupe en aluminium, et ce soir-là un *Black Axe* était tué à coups de hache dans sa chambre, dans une résidence pour boys du quartier des enseignants, le sang éclaboussait son lecteur de CD. C'était absurde. C'était tellement anormal que cela en est vite devenu normal. Les filles restaient dans leurs chambres de foyer après les cours et les enseignants tremblaient quand une mouche bourdonnait trop fort; les gens avaient peur. Alors on a fait venir la police. Les agents se sont mis à sillonner le campus dans leurs *Peugeot 505* bleues bringuebalantes en pointant leurs fusils rouillés par les vitres, gratifiant les étudiants de regards sévères. *Nnamabia* rentra de cours en riant. Il estimait que la police allait devoir faire mieux; tout

le monde savait que les garçons des sectes avaient des armes plus modernes.

Mes parents scrutaient le visage rieur de Nnamabia avec une inquiétude silencieuse et je savais qu'eux aussi se demandaient s'il faisait partie d'une secte. Je me disais parfois que oui. Les garçons des sectes étaient populaires, or Nnamabia était très populaire. Les garçons le hélaiient par son surnom en criant quand il passait : « Le Funk! » et ils lui serraient la main ; quant aux filles, surtout les « Big Chicks », les nanas populaires du campus, elles le serraient trop longuement dans leurs bras pour lui dire bonjour. Il était de toutes les fêtes, les fêtes sages du campus comme celles, plus débridées, qui se donnaient en ville, et c'était le genre d'homme à femmes qui était aussi un mec à copains, le genre qui fumait un paquet de Rothmans par jour et avait la réputation de pouvoir descendre une caisse de bières Star en une seule séance. À d'autres moments, je me disais qu'il ne faisait pas partie d'une secte précisément parce qu'il était tellement populaire, et que ce serait plus son genre d'être en bons termes avec tous les garçons des différentes sectes, et l'ennemi d'aucun. Je n'étais pas entièrement sûre, par ailleurs, que mon frère ait en lui ce qu'il fallait — comme aplomb ou manque de confiance en soi — pour entrer dans une secte. La seule fois où je lui ai demandé s'il faisait partie d'une secte, il m'a lancé un regard surpris entre ses cils longs et épais, comme si j'aurais dû avoir assez de jugeote pour ne pas poser cette question, avant de me répondre : « Bien sûr que non. » Je l'ai cru. Mon père le croyait, lui aussi. Mais le fait que nous le croyions ne changeait pas grand-chose, car il avait déjà

été arrêté et accusé d'appartenir à une secte. Il m'a dit ceci — ce « Bien sûr que non » — à notre première visite au poste de police où il était détenu.

Voici comment ça s'était passé. Par un lundi humide, quatre membres de secte embusqués à l'entrée du campus ont agressé une professeure en Mercedes rouge. Ils lui ont mis un pistolet sur la tempe, l'ont jetée hors de sa voiture, ont roulé jusqu'à la Faculté d'ingénierie où ils ont abattu trois étudiants qui sortaient de leurs amphis. Il était midi. J'étais dans une salle voisine, et lorsque nous avons entendu claquer les coups de feu, notre enseignant a été le premier à sortir de la salle en courant. Des cris ont résonné et, soudain, ça a été dans les escaliers une bousculade d'étudiants ne sachant pas trop par où s'enfuir. Dehors, trois corps gisaient sur la pelouse. La Mercedes rouge avait disparu dans un hurlement de pneus. De nombreux étudiants ont emballé quelques affaires à la hâte et les conducteurs d'*okada* leur ont fait payer double tarif pour les conduire au parking. Le président de l'université a annoncé que les cours du soir étaient annulés et que tout le monde devait rester à l'intérieur après 21 heures. Je ne trouvais pas cela très fondé puisque la tuerie avait eu lieu en plein jour, et peut-être Nnamabia n'a-t-il pas trouvé cela fondé non plus car, le premier jour du couvre-feu, il n'était pas à la maison à 21 heures et il n'est pas rentré de la soirée. J'ai supposé qu'il était resté chez un ami ; de toute façon, il ne rentrait pas toujours à la maison. Le lendemain matin, un agent de sécurité est venu dire à mes parents que Nnamabia avait été arrêté avec des garçons de secte dans un bar et

emmené dans un fourgon de police. « *Ekwuzikwana!* Ne me dites pas ça! » a hurlé ma mère. Mon père a calmement remercié l'agent de sécurité. Il nous a conduites au poste de police de la ville. Là, un agent qui mâchouillait un vieux capuchon de stylo-bille nous a dit : « Vous voulez parler de ces garçons de secte arrêtés hier soir? On les a emmenés à Enugu. C'est une affaire très grave! Nous devons mettre fin à ces problèmes de sectes une bonne fois pour toutes! »

Nous sommes retournés à la voiture, tous en proie à une peur nouvelle. Nsukka — notre campus lent, coupé du monde, et la ville, encore plus lente et coupée du monde — était gérable; mon père connaissait probablement le commissaire. Enugu, en revanche, c'était l'anonymat, la capitale d'État où il y avait la Division mécanisée de l'armée nigériane, le siège central de la police, et des contractuels aux carrefours les plus fréquentés. C'était là où la police pouvait faire ce qu'elle avait la réputation de faire lorsqu'elle était soumise à une obligation de résultat : tuer des gens.

Le commissariat d'Enugu se trouvait dans une concession très étendue, entourée de murs et pleine de bâtiments; des voitures poussiéreuses et abîmées s'empilaient à l'entrée, devant le panneau BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE. Mon père s'est dirigé vers le pavillon rectangulaire situé à l'autre bout de la concession. Ma mère a soudoyé les deux policiers de l'accueil avec de l'argent, du riz *jollof* et de la viande, le tout emballé dans un sac en plastique noir étanche, et ils ont autorisé Nnamabia à sortir de sa cellule et s'asseoir

avec nous sur un banc sous un parasolier. Personne ne lui a demandé pourquoi il était resté dehors ce soir-là alors qu'il savait qu'un couvre-feu avait été imposé. Personne n'a dit que les policiers avaient eu une conduite irrationnelle en entrant dans un bar et en arrêtant tous les garçons qui s'y trouvaient, ainsi que le barman. Nous nous sommes contentés d'écouter Nnamabia parler. Il était assis à cheval sur le banc de bois, une boîte thermos pleine de riz et de poulet devant lui, les yeux brillants d'impatience : un artiste sur le point de se produire.

« Si le Nigeria était dirigé comme cette cellule, a-t-il dit, il n'y aurait plus de problèmes dans ce pays. Tout est très organisé. Notre cellule a un chef qu'on appelle le général Abacha, lequel a un commandant en second. Quand vous arrivez, vous devez leur donner de l'argent. Sinon, vous êtes mal.

— Et tu avais de l'argent ? » a demandé ma mère.

Nnamabia a souri, le visage encore embelli par une piqûre d'insecte qui faisait un bouton sur son front, et dit en ibo qu'il avait glissé son argent dans son anus peu après l'arrestation au bar. Il savait que les policiers le prendraient s'il ne le cachait pas et il savait qu'il en aurait besoin pour acheter sa paix en cellule. Il a mordu dans un pilon de poulet frit et il est passé à l'anglais.

« Le général Abacha a été impressionné par la façon dont j'avais caché mon argent. Je suis docile avec lui. Je passe mon temps à l'encenser. Quand les hommes nous ont demandé, à tous les nouveaux venus, de sauter en grenouille en nous tenant par les oreilles pendant qu'ils chantaient, il m'a fait arrêter au bout de

dix minutes. Les autres ont dû continuer presque une demi-heure. »

Ma mère a refermé les bras sur ses épaules, comme si elle avait froid. Mon père, qui n'a rien dit, observait attentivement Nnamabia. Et je l'ai imaginé, mon frère docile, roulant des billets de cent naira en fines cigarettes puis glisser la main dans le dos de son pantalon pour les insérer douloureusement dans son corps.

Plus tard, sur le trajet de retour à Nsukka, mon père a dit :

« C'est ce que j'aurais dû faire quand il a cambriolé la maison. J'aurais dû le faire enfermer dans une cellule. »

Ma mère regardait silencieusement par la vitre.

« Pourquoi ? ai-je demandé.

— Parce qu'il est secoué, pour une fois. Tu n'as pas remarqué ? » m'a demandé mon père avec un petit sourire.

Je n'avais pas remarqué. Pas ce jour-là. Nnamabia m'avait eu l'air d'aller bien, avec son argent glissé dans son anus, tout ça.

Le premier choc, pour Nnamabia, ce fut de voir le Buccaneer sangloter. C'était un garçon grand et coriace ; on le disait l'auteur d'une des tueries, en lice pour devenir Capone le semestre suivant, pourtant depuis que le chef lui avait donné un coup sur l'arrière de la tête, il était recroquevillé dans la cellule et sanglotait. Nnamabia me l'a raconté à notre visite du lendemain, d'une voix où perçaient à la fois le dégoût et la déception ; on aurait cru qu'il avait brusquement découvert, malgré lui, que l'Incroyable Hulk se réduisait à une couche de peinture verte. Son deuxième